

Kuhn et la naturalisation de l'épistémologie

L'exploration des conséquences de la naturalisation de l'empirisme est loin d'être achevée. Les élaborations de Quine, Goodman ou Hempel ont surtout été étudiées dans leur volet logico-linguistique, tant il est vrai que c'est sur ce terrain qu'elles se sont déroulées et que les controverses avec Carnap par exemple trouvent toute leur pertinence dans ce cadre. Mais une étude plus générale de la philosophie analytique ne saurait se contenter de cette voie, aussi large soit-elle, car la naturalisation s'est aussi déroulée sur un autre chemin, qui mène cette fois de Neurath à Kuhn, via bien entendu Quine.

De la même façon, l'émergence de l'épistémologie post-positiviste à partir du milieu des années cinquante a principalement été lue en relation avec Karl Popper, figure dominante de l'épistémologie non ou anti positiviste des décennies précédentes dont la critique aurait engendré la nouvelle épistémologie. Cette approche laisse dans l'ombre de nombreuses questions tenant par exemple au goût prononcé des post-critiques pour la psychologie, les langues naturelles ou l'histoire approchée d'une manière qui les éloignera toujours plus de Popper.

Faire se rencontrer deux voies d'exploration de la philosophie analytique, tel est le projet général de cette communication, qui s'appuie sur une œuvre majeure, celle de Kuhn pour décrire les conséquences de la conceptualisation naturaliste de la philosophie. Le passage de la logique à l'histoire est un thème qui unit l'approche logico-linguistique et l'épistémologie pour une exploration de la naturalisation. L'œuvre de Kuhn l'illustre de manière remarquable.

A ce titre, il faut rappeler que l'auteur de *La structure des révolutions scientifiques* à plusieurs reprises a confessé sa dette vis à vis de Quine, sans expliquer clairement quels étaient ses liens avec les travaux de cet auteur. Les commentateurs se sont assez peu risqués à explorer ce volet de sa pensée qui pourtant pourrait s'avérer informateur pour l'histoire de l'épistémologie, en tout cas celle du passage de l'empirisme positiviste du Cercle de Vienne à la version post-critique. Ce moment, en ce qui concerne Kuhn, s'est présenté sous le jour d'une confusion et d'une inconsistance qu'on pourrait dire conceptuelle, celle qu'illustre le cas bien connu du concept de paradigme. Confrontés aux difficultés qui leur sont posées, les historiens de la pensée de Kuhn ont réagi en reconstruisant sa pensée dans un cadre plus acceptable, celui que leur offrent des auteurs déjà acceptés par l'histoire de la philosophie. Ian Hacking, Paul Hoyningen-Huene, Alexander Bird ont tour à tour présenté une pensée qu'ils débarrassent des confusions de sa première apparition en montrant qu'elle peut respectivement être approchée comme un nominalisme transcendantal, un kantisme ou un lockisme berkeleyen.

L'objet de notre communication n'est pas une critique directe de ces démarches canonisées par l'histoire de la philosophie de Kuhn, mais l'exploration sérieuse d'une piste de compréhension de la pensée de l'auteur de *La structure des révolutions scientifiques*. Elle part du constat que Kuhn ne fait montre ni verbalement ni conceptuellement d'accointances particulières avec le nominalisme, Kant, Locke ou Berkeley, les trois derniers auteurs s'avérant même particulièrement étrangers à sa pensée. Elle s'appuie aussi sur l'idée que ces approches laissent ouvertes de nombreuses questions, la plus agaçante étant sans doute celle de l'incommensurabilité ou du statut de la vérité.

Kuhn n'est pas, comme Quine ou Goodman, un acteur direct de la naturalisation de l'épistémologie, mais il est sans doute de tous les épistémologues post-critiques (Hanson, Feyerabend, Toulmin par exemple), le seul qui l'engage de manière pratique. Notre communication montrera notamment que Kuhn a philosophé comme si la naturalisation était un acquis. On trouve en effet dans ses écrits des thèmes chers à Quine, tels que la critique de la notion de synonymie, la remise en question des distinctions analytique-synthétique ou

langage d'observation-langage théorique, ou encore la critique de l'idée d'une vérification individuelle des énoncés scientifiques. Un tel constat suffirait déjà à souligner les parallèles entre les deux auteurs. Mais notre communication entend aller plus loin. Car de tels parallèles sont possibles entre Quine et des auteurs qui ne sont pas tout à fait naturalistes tels que Popper. Nous soulignerons alors une étape clef vers le kuhnisme, qui passe totalement inaperçue, la manière dont il récupère l'histoire des sciences des Koyré, Metzger et autres Butterfield. Tant qu'on se borne à souligner les parallèles, Kuhn ne paraît être qu'un poppérien un peu révolutionnaire ou non conformiste. Nous soutiendrons plutôt que Kuhn met concrètement en route la naturalisation de l'épistémologie. C'est parce qu'il approche en naturaliste l'histoire des sciences que l'auteur de *La structure des révolutions scientifiques* peut faire une lecture, transposée en réalité de Quine, d'une histoire qui coïncidera alors avec celle des auteurs sus-cités. C'est la généralisation des présupposés philosophiques naturalistes qui le conduit vers l'histoire et accouche des grands concepts bien connus de sa philosophie : paradigme, science normale, incommensurabilité...

Notre communication présentera un axe principal qui est celui de l'étude du processus de naturalisation proprement dit chez Kuhn, à travers l'exposé de son approche de la théorie des organismes, des espèces naturelles et de la manière dont tout cela concourt à la construction de sa théorie de l'histoire. Un axe secondaire tirera des conclusions sur la manière dont se trouvent éclairés les concepts de paradigme, de science normale et d'incommensurabilité.